

Bouna moletta et bon sâitâou

Autor(en): **Ele Gv.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 30

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188812>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ambassadeur entre à la cuisine d'où venait la voix et trouve la vieille occupée à griller du café dans une marmite, remuant soigneusement avec un morceau de bois pour que le tout soit également rôti.

— Je désirerais parler à M. Druey, fait M. Bois-le-Comte.

Qu'est-ce que vous lui voulez ? Il vient seulement de sortir, car il a travaillé comme la metzance jusqu'à présent.

— Mais, dit le visiteur, surpris de la question, je voudrais lui parler d'affaires.

— Eh bien, je crois qu'il est allé chez Bize, boire quartette et manger un bout de saucisse grillée avec quelques amis. Est-ce bien pressant ce que vous lui voulez ?...

La simplicité de la bonne femme amusant M. Bois-le-Comte, il répond :

— Dame ! oui, je viens de la part de mon maître.

— Ah ! vous êtes en service ? Est-ce une bonne maison ?

— Mais, assez, mon maître est roi de France.

— Bigre, ça doit être une fameuse place. Est-ce vous qui avez toute la dépouille ?... Comment diantre avez-vous fait pour vous enfiler à ces Tuileries ?...

L'ambassadeur n'y tenant plus, coupa court en disant : « Voyons, pourrais-je parler à M. Druey ? »

— Eh bien, fait la domestique, dont la curiosité était satisfaite, je vais aller voir après notre monsieur ; mais il vous faut avoir la bonté de tourner mon café en m'attendant, et de ne pas le laisser brûler.

M. Bois-le-Comte prit la baguette de bois et s'acquitta tant bien que mal.

Quand la vieille rentra, elle sentit une odeur de brûlé et s'écria en s'approchant de la marmite : *Vouaïquie mon café bourla...* n'a pas su lo remouâ, cé tâdié (voilà mon café brûlé ; il n'a pas su le remuer, ce tadié).

Druey arrive : « Eh ! bonjour, monsieur l'ambassadeur, entrez au salon, s'il vous plaît. »

La porte était à peine refermée que la bonne femme entendit les deux hommes politiques rire à cœur joie de la scène que nous venons de raconter.

Bouna moletta et bon sâitâou.

Ti eiliâou que sâvont manahy onna faulx tant bin què mau, quand ne sarâi què po saihy dâi derbounâirès, compreignont d'aboo cein que l'est què d'avâi onna bouna moletta.

A la fin de mai 1882, on bon païsan dâi z'inverons de Payernou l'irè zelâ tot espert à la faire po s'atsetâ onna moletta.

Bon ! La moletta atsetâie, noutron Luvi sè dépatse de coumeinci lè feins po vairè se l'avâi fé on bon martsî. Lè premi dzo, ye crassivè on bocon et Luvi l'avâi couson d'avâi fotu via son ardzeint mau-la-propou, vu que l'avâi adi la mâiti d'onna moletta que l'avâi robâ à on peliadzou de Fribo ein 47 et que l'avâi adi servi du adan ; mâ pè bounheu, on liadzou sa moletta bin retreimpaie aou venègrou et à l'idhie fraitse, l'a coumeinci à moodrè qu'on diabliou su la

faulx. Assebin noutron Luvi molâvè aou coutset de son prâ, raffelâvè aou mâitein de l'andin et s'im-breyivè sin redébantsi tanquie aou bas.

On liadzou lè recoo finis, sè dépatse de reduirè sa moletta et po que sâi bin ein surêtâ, y la met dein la premire padze de la granta biblia que servessai po tota la famille.

Lou tsautein d'apri, quand l'ein a zu fauta, l'a rebouilli du la câva aou gournai ; permi sè papei ; dein la pailleisse de son lhi, etc., etc., et n'a jamé età fotu de la rétrovâ, tanquie à deçandou passâ que sa fenna l'a accutsi daou houetiémou et coumeint l'in est que l'ont la mouda de marqua su la biblia laou z'infants à mésoura que vignont, sa fenna, adi tota malâda dein son lhi, lai fâ in gniousseint : « Luvi ! tè faut tè dépatse d'inscrirè ei tant galé bouébou ! » Luvi, prou compliésint, montè su onna chaula po preindrè la biblia qu'étaï su on trabliâ ; adan ye vâi la moletta que fasaï levâ la faouretta, l'impougnè et gaulè à sa fenna :

— Janette ! Janette !

— Qu'as-tou, se repond sa fenna.

— Ne lâi a pas tant de mau : vaitsé ma moletta ! eilia tsaravouta, lâi a portant trei z'ans que la tser-tisivou !

E• Gv.

MOUTON

désarmant deux gendarmes.

Nouvelle par Jean ALESSON.

IV

— Tiens, tu es déjà dans la cavalerie, dit le chimiste en ouvrant lui-même sa porte.

— Pas du tout, regarde, et Mouton entr'ouvrit son manteau.

— Malheureux, tu t'es évadé ?

— Nullement.

— Tu as été gracié, alors ?

— Encore moins. Je te raconterai tout, sois sans inquiétude ; donne-moi de l'argent et des vêtements, parce que je ne veux pas paraître chez moi sous cet aspect de réfugié polonais.

— J'ai toujours tes cinq mille francs.

— Donne-les-moi, je vais avoir besoin d'argent, de beaucoup d'argent.

— Encore ! toujours de l'argent ! Prends garde, mon ami, ne va pas recommencer...

— Chut, tais-toi, frère, je suis redevenu honnête homme, je te le jure, j'ai les femmes en horreur et je t'embrasse. Maintenant, des vêtements, tu en as à moi, je crois. Où est l'appartement que tu as retenu et fait aménager pour moi ?

— Avenue des Ternes, 379, dans ton quartier favori.

Aussitôt réintégré dans son habillement bourgeois, Mouton embrassa de nouveau son frère, lui promit de revenir dans la journée et se précipita dans l'escalier. Il y rencontra le brigadier, fouillant dans les coins, ayant déjà sonné à cinq portes.

— Vous regardez si la maison n'a pas deux issues, que c'est mal ! Ne vous ai-je pas juré sur l'honneur de ne jamais m'échapper ?

L'honneur d'un individu qui sort d'une maison centrale ! songea le brigadier.

— Enfin, vous voilà, dit-il.

— Mais oui, me voilà, me voilà toujours, c'est entendu, scellé, convenu, juré !

Mouton était coquet. Il faisait bonne figure dans sa